

Sollers, la légende ?

RAPHAEL SORIN 9 NOVEMBRE 2007

(MISE À JOUR : 5 FÉVRIER 2015)

Je lis ça dans le *Journal du Dimanche* du 28 octobre : «*Vous venez d'écrire un livre clair, net, concentré, positif, plutôt drôle, mais l'un vous dit «déboussolé», un autre «en plein désarroi», un autre «narcissique et mélancolique», un autre encore vous reproche de vous «autocélébrer», tout en pleurnichant.*» Quelle erreur grossière de stratégie, mon cher Philippe ! Tu as cru bon de couper l'herbe sous le pied des futurs détracteurs de tes *Mémoires* (*Un vrai roman*, Plon), mais l'herbe repousse plus drue quand on la coupe, et envahit les meilleures tombes. Je me contenterai de te taquiner.

Tu as mis en exergue deux citations non sourcées de notre cher jésuite espagnol, Balthazar Gracian, un maître incomparable en «*prudencia*», mais à quoi bon ? Comment as-tu pu commettre une telle erreur, digne d'un petit joueur ? Et, insensible à ton humour (au troisième degré ?), la meute ne t'a pas loupé. J'aurais dû te donner un petit manuel, les *Notes sur les échecs*, de Paul Nougé, le plus futé des surréalistes belges, publié par le défunt Marcel Mariën, aux Lèvres Nues, en 1969 (cet autre Belge fut l'un

des premiers compagnons de Guy Debord, amateur d'échecs lui aussi, qui rata tout, sauf sa légende).

Je sais depuis longtemps ce qui te tracasse : «Etre Antonin Artaud ou rien.» Egaler Picasso. Ressembler à Mozart. Dépasser Proust. Et Dante ou Homère. En art, une œuvre ne suffit pas, même géniale. Souvent, à un détail près, tu deviens une légende ou reste un quidam. Des légendaires, j'en ai approché : Godard (boyard maïs), Burroughs (imper et galure d'extraterrestre), Gainsbourg (montre Cartier), Hallier (œil de verre), Warhol (perruque blanc et vert), Lebovici (Monsieur Motus). Et Sollers ? J'ai beau chercher, rien. Une des plus belles histoires de culte poussé jusqu'au bout me revient : l'affichiste Savignac raconte que, admirateur et élève de Cassandre, il fumait les mégots du Maître. Qui fumera les tiens, Philippe ?

Mais restons sérieux. Au dos des *Mémoires* (que j'ai lus le crayon à la main, comme on corrige une copie), figure un texte court qui n'arrange rien. Ce livre, affirmes-tu, devrait «*se lire comme on regarde un film*». J'aime trop le cinéma pour accepter une pareille déclaration. Il serait l'égal d'un polar de Fritz Lang ? Un western de Jacques Tourneur ? Une comédie musicale avec Fred Astaire ? Une fable d'Ernst Lubitsch ? Un mélo de Douglas Sirk ? Un film de guerre de Sam Fuller ? Un dessin animé de Tex Avery ? Et tout Keaton ? Non, les *Mémoires*, ce serait plutôt une de ces soirées diapos où l'on bâille.

Sollers, comme tout le monde, a connu des «célébrités». Elles seraient ici «*peintes de l'intérieur*». Ce qui signifie ? Voyons. Un

exemple nous suffira : «*Cioran, avec son fou rire nerveux permanent*». Cioran, c'était autre chose, un familier de Beckett et de Michaux. Je revois son angoisse quand j'effleurais son passé roumain (un de mes cousins, sépharade, ingénieur et écrivain sous le pseudonyme d'Alexandre Vona, l'avait fréquenté à Bucarest à la triste époque). Je repense à ses vacheries sur Maurice Blanchot ou Paul Celan. «*Sorin, surtout ne notez rien.*»

Je ris en me remémorant son repas officiel à l'Elysée, sous Mitterrand. On l'invite dix fois. Il finit par accepter. La peur de l'éternel réfugié ? Pendant le repas, personne ne s'adresse à lui, pas même le Président, faux lettré. Lui ne reconnaît aucun visage. On parlote presse et politique. Il avale, boit, s'ennuie. En fait, on l'avait piégé avec une poignée de patrons de journaux et de présentateurs vedettes.

Il éclatait effectivement de rire pour un rien et j'entends encore son mot fétiche : «*C'était balkanique*», sorti à tout bout de champ. Redoutable Eugène. Cher Philippe, tu aurais dû méditer ce passage de son *Précis de décomposition* (Gallimard, 1949) : «*Personne n'atteint d'emblée à la frivolité. C'est un privilège et un art ; c'est la recherche du superficiel chez ceux qui, s'étant avisés de l'impossibilité de toute certitude, en ont conçu le dégoût : c'est la fuite loin des abîmes, qui, étant naturellement sans fond, ne peuvent mener nulle part.*»

Ta quatrième de couverture, décidément, est inspirante : «*Quant à mon aventure personnelle, plutôt singulière, et, le plus souvent recouverte d'un flot épais de malentendus, il m'a semblé*

nécessaire de la clarifier.» Passons sur la métaphore hardie et sur l'«*épaisseur*» des malentendus. J'entends encore ici une autre voix que la tienne, un discours moins vaniteux que parano, celui de Debord, pasticheur et détourneur trop habile, qui présentait ainsi le «tome second» de son *Panegyrique* (Fayard, 1997) illustré en abondance : «*On saura donc enfin quelle était mon apparence à différents âges ; et quel genre de visages m'a toujours entouré ; et quels lieux j'ai habités. Ces circonstances rassemblées et considérées pourront parfaire le jugement.*» Tu es loin d'égaliser ce maître absolu en matière de culte du Moi mais il y a de ça.

Quittons la psychologie pour des questions autrement sérieuses. L'empreinte de *Tel Quel*? Elle aurait été partout déterminante. Sans cette revue, nous aurions quasiment ignoré Sade (merci Pauvert), négligé Picasso (salut Alfred H. Barr Jr. et son catalogue du MoMA, 1939), méprisé Céline (pardon Dominique de Roux), haï Pound (id.), oublié Artaud (sans Breton ?), trahi Rimbaud (pauvre Fondane). Tu auras réponse à tout. Sans toi, ni Homère ni Dante ne seraient «*lisibles*» aujourd'hui. Et on retourne au tableau noir. Il s'agit de Céline et je pense qu'à son sujet, tu te mets le doigt dans l'œil. Page 273, tu affirmes que c'est en 1936, après sa découverte de la «*tyrannie*»soviétique, que Céline aurait sombré dans «*sa violente crise antisémite*».Fariboles !

Voici pour en finir avec mes commentaires une anecdote révélatrice : je déjeune, en 1985, avec Pierre Chenal, le réalisateur de *Crime et Châtiment* et de *la Maison du Maltais*. Il me raconte qu'il a lu le *Voyage au bout de la nuit*dès sa parution, en 1932. Son

ami, le comédien Robert Le Vigan, un pote de Louis-Ferdinand, lui arrange un rendez-vous avec l'écrivain. Chenal voit déjà le film. Il bande à mort. Dès l'entrée, Céline gronde contre les «*youpins qui tiennent tout, y compris le cinéma français*» (ça annonce *France la Doulcede* Paul Morand, Gallimard 1934). Chenal la ferme. Puis Céline désigne du doigt son propre nez. «*Moi, Chenal, les youtres, je les renifle. Et de loin. J'ai le pif pour ça.*» Chenal explose : «*Céline, je m'appelle Cohen et je t'emmerde.*» Il s'est levé et on n'en a plus parlé, du film.

J'en ai terminé, cher camarade, avec ces quelques remarques que tu prendras comme tu voudras.

Un passage de tes *Mémoires* m'a quand même ému, celui dans lequel tu parles du cimetière d'Ars-en-Ré où tu souhaites que tes os (ou ta «semence» comme disait Claudel) reposent en paix. Je m'y suis souvent promené. A quelques kilomètres de là, à Saint-Martin, un autre cimetière, aussi tranquille que le tien, recevra peut-être mes cendres. Ainsi, loin de nos vaines querelles, à l'heure du coucher de soleil, si beau sur cette île que nous aimons, pourrons-nous dialoguer enfin comme les anges de la Cantate de Bach N° 21 en ut mineur, *Ich hatte viel Bekümmernis*, qui unit le choral luthérien et l'animation nouvelle de l'opéra italien.

BONUS

- Un échantillon de la prose de Paul Morand dans *France la Douce*, page 69 de la 71e édition, en 1934, chez Gallimard : «*M.Kanapéjan entra dans le bureau directorial d'Etherfilm, où se trouvaient groupés, comme des gangsters, le chapeau sur les*

yeux, Jacobi, Kalitrich, Hermeticos et Sacher. Le Directeur de la Production farfouilla longtemps dans sa serviette, avec des mains couleur pain d'épice où les poils noirs dessinaient entre les doigts gras de véritables sourcils, et sortit ses notes qui, à force d'avoir été compulsées en chemin de fer, ressemblaient à des papiers de charcuterie.»

• Paul Nougé, dans *Notes sur les échecs*, analyse la célèbre partie Réti-Capablanca au Tournoi de New York : *«Il apparaît clairement que le jeu positionnel des adversaires est gouverné presque dès le début par des possibilités de combinaisons directes (tout d'abord, il s'agit du gain d'un pion), combinaisons qui demeurent d'ailleurs à l'état de menaces, qui ne sont pas exécutées, mais qui n'en orientent pas moins toute la partie... La menace est plus forte que l'exécution.»*

• **Raphaël Sorin** •

oOo